

STÉPHANE
GENDRON

Un homme en colère

Réflexions sur le *trash* et la haine dans l'espace public

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

CHAPITRE I

La colère d'être en vie

J'ai longtemps considéré que je n'aurais pas dû venir au monde et que ma présence sur Terre est en quelque sorte une erreur de programmation. Tous ceux et celles qui me connaissent le savent. D'ailleurs, je me suis posé fréquemment la question à différents moments de ma vie : pourquoi moi ? Pourquoi suis-je vivant et pour quelle « raison » ? Devant l'absurdité de l'existence et sa finalité inéluctable, jeune enfant, je ne pouvais me résoudre à trouver une seule justification à ce séjour embêtant. J'ai d'ailleurs toujours éprouvé de l'empathie envers les personnes qui décidaient de nous quitter ; à quoi bon continuer quand on a l'intime conviction d'avoir fait le tour du jardin ? L'être humain n'a pas demandé à venir au monde, mais il peut très bien décider volontairement de la date de son départ.

Aussi étrange que cela puisse paraître, ce questionnement à la fois incessant et intermittent n'est pas le fruit du

hasard, mais celui d'une union improbable : celle de mes parents.

Bien évidemment, cette union n'est pas la cause unique de cette colère qui m'a longtemps habité, mais elle en est la résultante, très certainement. Des couples invraisemblables, la Terre en est peuplée. Ce qui était improbable au sein de ma famille, c'était plutôt l'immaturation de deux adultes qui se sont laissé entraîner dans le moule d'une génération où il *fallait* avoir une famille, sans se poser de questions.

Mes parents se sont mariés en juillet 1966 et je suis arrivé un peu après, le 22 décembre 1967. On ne m'a jamais raconté ma petite enfance, celle du tout début, que l'on vit en général dans les jupes de sa mère. Je retiens bien quelques bribes ici et là de moments de crise où j'assistais, impuissant, aux interminables querelles familiales qui meublèrent mon quotidien. Mais rien de positif ni de constructif, pas même l'ombre d'un souvenir heureux. La sérénité n'existait pas chez moi. J'ai su plus tard que j'avais eu un frère en regardant l'album de photos rangé dans le tiroir d'une commode. Je me suis vu assis à côté du cercueil de ce dernier au salon funéraire, avec un immense sourire aux lèvres. J'avais à peine trois ans. J'aurais aimé avoir un frère, et voilà que j'en avais eu un. Je lui ai parlé souvent, dans ma tête d'enfant. Puis j'ai fini par comprendre qu'il était peut-être mieux mort.

Très tôt, j'ai connu ce qu'on appelait chez moi la *strap*. C'était une ceinture d'homme relativement étroite. En me fermant les yeux, je peux encore ressentir la douleur terrifiante que je devais supporter lors de chaque châtiment qu'on m'infligeait. C'était la façon utilisée par mes parents pour me « dresser ». Au fil du temps, j'ai compris qu'il était devenu inutile de courir ou de me cacher sous le lit.

Lorsqu'on est enfant unique, on ne remet pas en question la façon de vivre de ses parents. On s'imagine que c'est ça, la vie. Se faire gifler au visage en public, se faire lancer dans un tas de boîtes vides au dépanneur, c'est *normal*. L'agressivité devient l'air qu'on respire, et la consolation se confond avec les larmes, dans l'attente que le temps passe.

Très jeune, j'ai développé des comportements dignes d'un enfant élevé dans la violence. Rapidement, je suis devenu un enfant hyperactif, marqué par le remords, la culpabilité, la peur et le doute, en constante recherche d'attention. Je me suis vite intéressé à la musique, qui a su canaliser une part de ma rage. Pendant une bonne partie de mes études primaires, à l'école, j'ai trouvé refuge chez ma grand-mère qui – heureusement! – habitait à l'étage inférieur de notre résidence de Saint-Rémi, petite ville agricole de la Montérégie, sur la rue Prud'homme. Son décès subit en 1977, à l'âge de 82 ans, a été pour moi le premier contact avec la mort. La mort d'une personne que j'aimais,

de surcroît. Une personne que je retrouverai brièvement dans ma vie, 39 ans plus tard. J'y reviendrai.

Les années qui ont suivi ont été désastreuses. À peine âgé de 10 ans, et confronté à ce premier deuil, je voyais se disloquer sous mes yeux toute une famille qui s'entretenait pour une question de legs testamentaires. C'est lors de cet épisode malsain que j'ai pu voir à quel point ma mère carburait à l'agressivité *super sans plomb*. Au fil du temps, je me rendais compte que ma vie se limitait à des cris, à de la chicane constante et à une absence totale d'affection.

L'adolescence et un nouveau milieu scolaire seront des éléments déterminants dans la construction de la personne dysfonctionnelle que j'allais devenir. Installé depuis peu dans un bungalow d'un quartier résidentiel de Saint-Rémi, j'ai commencé à fréquenter une nouvelle école : Jean-de-la-Mennais, un établissement privé dirigé encore aujourd'hui par les Frères de l'instruction chrétienne, à La Prairie, en Montérégie. Comme pour beaucoup d'adolescents, cette période fut à la fois belle et triste. La peau du visage ravagée par l'acné, je devais affronter régulièrement l'intimidation de mon entourage qui se plaignait de mon apparence physique. Dès que j'ai commencé à manifester de l'intérêt pour une vie sociale ou même amoureuse, on a lancé l'idée que j'étais une « tapette » ou un « fif » ; un homosexuel, pour employer un terme plus convenable. Je n'ai jamais trop compris cet engouement très péjoratif envers l'homosexualité

alors que ma vie affective prenait ses racines. Avait-on peur que je sois gay et que je devienne ainsi la honte de la famille ? Chaque geste d'affirmation de ma personne se résumait à être « tapette » ou « homo ».

Quand je recevais des amis de l'école, ces derniers devaient rester sur le balcon avec leur lunch, à l'extérieur de la maison, pendant que je mangeais avec mes parents. Un certain paroxysme a été atteint lorsque ma mère a décidé de couper en mille morceaux les photos et les lettres de mon amoureuse de l'époque, alors que j'étais âgé de 16 ans. Au terme de ma première relation sexuelle, à 17 ans, pour me faire honte, on m'avait laissé entendre de façon peu subtile que je ne portais pas les mêmes vêtements à mon retour à la maison. Erreur de débutant à ne plus refaire.

Ma famille était très « religieuse ». Je l'écris entre guillemets, car il s'agit d'une religion de façade, sans aucun fondement spirituel réel. Mes parents étaient des catholiques pratiquants probablement par peur d'aller en enfer. Ma mère y croyait tandis que mon père suivait la parade. Très tôt, je suis devenu servant de messe, puis chanteur, soliste du *Gloire à Dieu* et organiste à l'église paroissiale. La messe a été mon premier contact avec la scène. Pour moi, l'église, c'était un *show* et un rituel. J'aimais la cadence, la grandeur du cérémonial et l'odeur de l'encens. J'étais soldat de la réserve pour les funérailles, les baptêmes et les mariages.

Participant aux activités pastorales, je suis devenu le parrain « catholique » d'une jeune réfugiée cambodgienne dont la famille venait d'arriver à Saint-Rémi. J'ai ainsi passé une bonne partie de ma jeunesse entre l'école, la sacristie et l'église. C'est durant ces mêmes années que j'ai développé une affection particulière pour les grandes orgues Casavant, le « roi des instruments ». J'étais impressionné par leur puissance et leur traction. Quand j'étais seul dans l'église, cet instrument me donnait le sentiment d'être maître de la situation ; enfin, d'une situation.

Outre le goupillon et le bénitier, je subissais aussi quotidiennement la pression de la performance, sous plusieurs aspects. Alors que j'étais jeune élève au privé, dès la première année de mon secondaire, mes parents ont exigé que je paie mes frais de scolarité, mes repas à l'école et mes vêtements. Pour y arriver, j'ai commencé à travailler sur la terre dès l'âge de 11 ans, puis à l'usine en compagnie de mon père, à 16 ans. Il en a été ainsi pour mes cinq années du secondaire et pour toutes les autres que j'ai passées dans une maison d'enseignement.

Au-delà de l'argent, il y avait aussi la pression scolaire. Premier de classe et classé dans le groupe des « enrichis³ »,

3. À l'époque, le collège classifiait ses élèves en trois catégories : « enrichis », « réguliers » et « allégés ». Cette façon de faire est aujourd'hui tout à fait discutable, voire douteuse.

j'étais dans l'équipe de *Génies en herbe*, ce qui m'a valu mes premières présences sur le plateau de Radio-Canada avec l'animateur Michel Benoît, en 1985. J'ai aussi pris part à plusieurs compétitions d'art oratoire, dont celle de la cinquième secondaire sous le thème « Servir avec fierté » et qui m'avait opposé en finale provinciale à... Éric Salvail, un jeune élève qui s'était soudainement mis à chanter, au beau milieu de son discours, un passage de la chanson *Le doux chagrin*, à la façon de Gilles Vigneault ! Inutile de vous dire qu'Éric fut déclaré vainqueur !

Régulièrement, lorsque je descendais de l'autobus et que j'ouvrais la porte de la maison, mon père me demandait l'état de mes résultats scolaires : « Pis, les notes ? » C'est aussi à la même époque que j'ai fait la connaissance de Gilles Proulx, qui accompagnait mes retours en autobus avec sa chronique *CKOI Commentaires*, écoutée religieusement par mon chauffeur et retransmise avec des haut-parleurs. Ce fut mon premier contact avec la *trash radio* de droite. J'adorais. Quel spectacle ! Quelle verve ! Quelle audace !

La pression suprême de mes parents est venue à la fin de mon secondaire, alors que l'école organisait une Journée Carrières, avec kiosques et rencontres de personnes déjà actives dans le milieu du travail. À l'époque, je rêvais d'une carrière dans le domaine des communications. Je m'étais donc inscrit au kiosque « communication et journalisme ». Lorsque mes parents l'ont su, ça s'est terminé en drame : on

m'a refusé l'accès à un transport pour m'y rendre et j'ai terminé ma course près du réfrigérateur. Inutile de raconter la suite. J'en garde encore des séquelles physiques aujourd'hui.

Il n'était pas question pour eux que je fasse carrière en journalisme. C'était soit la médecine, soit la dentisterie ou la prêtrise, et rien d'autre. Je n'ai pas insisté, acceptant temporairement la situation.

Il me fallait faire un choix pour le collégial. J'ai longtemps hésité entre le Petit Séminaire de Québec et le Collège Jean-de-Brébeuf de Montréal. J'ai finalement opté pour ce dernier, en sciences de la santé. Moi, le gars de la campagne, j'allais devenir un *preppy*.

Résidant au Pavillon Lalemant à l'automne 1985, je goûte pour la première fois à un semblant de liberté. Je suis complètement déraciné de mon milieu. Inscrit dans un programme qui devait me mener à la médecine, je partage ma chambre avec une autre personne. C'est le choc total. Cette soudaine liberté me met dans un état quasi second. Je passe mes soirées à discuter, à rire, à jaser, à refaire le monde et à explorer ma sexualité. Je découvre enfin qui je suis... et j'irai en musique! Au diable la science! Je ne goûte pas à la drogue ni à l'alcool: j'apprivoise la vie et la liberté. Je connais une session d'automne incroyable. J'obtiens mon premier échec scolaire en mathématiques 101 (calcul différentiel et intégral), mais je deviens enfin quelqu'un!

Le jour où je suis devenu adulte

C'était le 22 décembre 1985, à l'heure du souper. Il faisait froid, le mercure oscillant autour de -18°C . Moins dix-huit pour mes 18 ans, quelle coïncidence! Qui ne se souvient pas du jour de ses 18 ans? Ce qui doit être un moment de célébration unique dans une vie se transforme subitement en cauchemar dantesque: j'annonce à mes parents que j'interromps mes études préuniversitaires au Collège Brébeuf. J'ai été accepté au programme de diplôme d'études collégiales à l'École de musique Vincent-d'Indy, en grandes orgues. Depuis le mois d'août précédent, je n'avais plus aucune motivation pour les sciences, la musique étant devenue mon seul intérêt.

Je constate rapidement qu'un fils unique qui entreprend des études en musique, ce n'est évidemment pas le plan qu'on avait imaginé pour moi. Au milieu des cris et des hurlements, j'apprends que je suis devenu la *honte de la famille*. Qu'à cela ne tienne, maintenant que je suis majeur, il n'est plus question pour moi de me soumettre à leur volonté. Dans un excès de rage, je saisis une chaise au passage et je la lance en direction du luminaire d'entrée, qui éclate en mille morceaux de verre. La transition est faite: un acte de violence a suffi pour mettre un terme à 18 années de soumission.

Quelques heures après ma révolte, mon père me laissait au coin des chemins de la Côte-Sainte-Catherine

et de la Côte-des-Neiges, avec deux sacs remplis de mes affaires.

C'est ainsi que j'ai basculé dans le monde adulte. Seul, avec la violence comme unique carburant pour alimenter mon esprit...

CHAPITRE 2

Mes premiers pas dans l'arène

Les mois qui ont suivi mon départ de la maison familiale ont été difficiles. Inscrit à Vincent-d'Indy dans le programme de musique, je tombe subitement malade. Je perds du poids rapidement et je suis hospitalisé d'urgence. Le verdict : diabète juvénile. Je devrai m'injecter des médicaments quatre fois par jour. Après un séjour de deux semaines à l'hôpital Saint-Luc, je retourne à mes études et je réside dans une chambre de l'avenue Canterbury, chez les Frères du Sacré-Cœur à Montréal.

Ma vie amoureuse est tissée de relations éphémères ; je passe d'une fille à l'autre sans trop me poser de questions. Puis, une amie pianiste, Isabelle Vincent, me suggère de rencontrer une étudiante en droit de Saint-Jérôme qui partage son logement. C'est ainsi que je fais la connaissance de Claudine, en 1986. Après quelques semaines de

fréquentations assidues, nous emménageons rapidement ensemble dans un 1½ du quartier Côte-des-Neiges.

Au cours des mois précédant mon vingtième anniversaire, j'étais convaincu d'avoir un rendez-vous avec la mort. Je l'avais écrit à ma conjointe. Nous nous étions alors fiancés à l'île d'Orléans, sur les rives du Saint-Laurent, à l'automne 1987. Il fallait faire vite et vivre le grand amour avant qu'il ne soit trop tard.

Admis en septembre 1987 au Conservatoire de musique de Montréal, dans la classe de Raymond Daveluy, après un concours d'admission plus que pénible, j'avais pris la décision de mettre un terme à mon projet de devenir organiste après deux mois seulement. Je ne me voyais plus finir ma vie en punaise de sacristie confinée dans une église à improviser selon l'humeur du calendrier liturgique. J'avais besoin de vivre autre chose. J'ai donc quitté le Conservatoire pour me retrouver auditeur libre en arts et en sciences à l'Université de Montréal au cours des jours qui ont précédé le décès de René Lévesque. Une semaine après ce départ, je me retrouvais étrangement à mon ancienne école à attendre en file pour rendre hommage à mon idole de jeunesse.

C'est durant la jeune vingtaine que j'ai effectué mes premiers pas dans le monde des médias : à l'Université de Montréal, j'animais une émission hebdomadaire de musique

francophone à la radio étudiante CISM¹ intitulée *Québec +*. C'était la belle époque des microsillons, des *jingles* à cassette et de la mise en ondes *DIY* (*do it yourself*). Séparatiste à tout casser, j'en profitais pour agrémenter chaque œuvre lyrique de mon commentaire politique du jour. Une jeune étudiante de l'époque, Marie Plourde, tenait l'antenne juste avant moi. La radio était retransmise dans toutes les cafétérias du campus de l'université, avec un auditoire... pratiquement nul! Qu'à cela ne tienne: ce séjour m'avait permis d'apprendre les rouages de la radio. Lors de la demande de licence auprès du CRTC, la direction de la station avait cru bon d'inclure une de mes émissions à titre d'exemple. J'ai encore quelque part l'enregistrement de cette émission sur une cassette quatre pistes...

Toujours dans ma quête de terminer le mieux possible une vie que je sens s'achever, je décide, à l'automne 1988, de troquer le programme d'histoire dans lequel je suis nouvellement inscrit contre le droit. Dès mon admission, je m'engage dans le journal étudiant de la Faculté, *Le Pigeon dissident*. J'en deviens le directeur des affaires externes en 1989, une sorte de *commentateur*² des affaires internationales et politiques. Inutile de spécifier que je prenais mon rôle trop au sérieux. À un point tel qu'un article m'a valu la

1. Aujourd'hui en ondes au 89,3 FM.

2. La fonction de commentateur est discutée plus amplement dans un chapitre ultérieur.

même année une convocation chez la doyenne, M^e Hélène Dumont. À 21 ans, je faisais face à mon premier rendez-vous disciplinaire. L'incident vaut la peine d'être raconté.

Sur les plans social et politique, 1989 est une année particulièrement effervescente au Québec. Le gouvernement de Robert Bourassa vient d'adopter, en décembre 1988, la controversée loi 178³ afin de répondre au jugement de la Cour suprême invalidant plusieurs dispositions de la Charte de la langue française (la loi 101) en matière d'affichage⁴. Dans ce projet de loi, le français est imposé dans l'affichage extérieur au détriment de l'anglais, et Bourassa invoque, pour la première fois de l'histoire canadienne, l'article 33 de la Charte canadienne des droits et libertés (la fameuse clause « nonobstant ») afin de suspendre des droits fondamentaux. La classe nationaliste s'insurge et rejette la loi 178. Le printemps 1989 est le théâtre de manifestations en faveur du maintien intégral de la Charte de la langue française.

C'est dans ce contexte survolté que s'organise à l'Université de Montréal une journée de grève en faveur de la loi 101. Les autorités de la Faculté de droit s'y opposent, plus particulièrement le directeur du programme de droit notarial, M^e Pierre Ciotolla, qui exerce publiquement un droit de parole contre la grève. Étant directeur des affaires

3. Loi modifiant la Charte de la langue française, L.Q. c. 54.

4. Valerie Ford. P.G. Québec (1988) 2 R.C.S. 712.

externes au *Pigeon*, je m'en prends de façon vitriolique à M^e Ciotolla en soulevant son manque d'engagement envers la langue française. Pour faire court, j'écris que M^e Ciotolla est un traître... à la nation! Le journal est publié et distribué comme si de rien n'était et passe toutes les étapes de vérification... qui sont à cette époque probablement inexistantes.

À l'arrivée du numéro en kiosque, c'est la crise nationale à la Faculté. Le rédacteur en chef du journal, Jean-François Rochon, m'informe que « mon cas est en ballottage » et que l'équipe de rédaction est convoquée au bureau de la doyenne. Il paraît que M^e Ciotolla est très fâché. Les étudiants au programme de droit notarial montent aux barricades, demandent mon expulsion de la Faculté et préparent une pétition, qui est distribuée dans toutes les toilettes de la Faculté afin de recueillir des signatures. Ma conjointe, avec qui je suis fiancé depuis 1987 et qui se prépare à devenir notaire, est aussi étudiante dans le même programme et vit difficilement cette période. Tout le monde sait que nous sommes conjoints. Cette situation surréaliste devient intenable.

Au cours de la même semaine, je suis convoqué à la fois par la doyenne et par le groupe des étudiants en droit notarial. Que faire? Je décide d'aller parler avec la doyenne. Je suis accompagné de Jean-François Rochon, rédacteur en chef, et de Serge Leathead, directeur des affaires internes. Le bureau de M^e Dumont se trouve au pavillon Maximilien-Caron, à un des étages supérieurs.

Table des matières

Avant-propos	11
Première partie — Un homme en colère	15
1. La colère d'être en vie	17
<i>Le jour où je suis devenu adulte</i>	<i>25</i>
2. Mes premiers pas dans l'arène	27
3. La propulsion dans la colère et les combats (1993-2007).	39
4. Les années troubles (2007-2015)	59
5. L'après-mairie et les prises de conscience.	71
<i>La genèse de mon racisme</i>	<i>73</i>
<i>Ma rencontre avec la mort</i>	<i>78</i>
6. Mon trouble de l'attachement	87
7. Le gars de gauche dans le <i>trash</i> de Québec	99
Deuxième partie — D'un problème de santé mentale à un enjeu de santé publique	105
8. <i>L'angry white man</i> : qui est-il?	107
9. Le Québécois en colère	117

10.	Les influenceurs du <i>trash</i>	121
	<i>D'un convoi à l'autre</i>	129
11.	Zombie sur les réseaux sociaux	131
	<i>La dépendance aux réseaux sociaux</i>	136
	<i>Les dangers du narcissisme</i>	140
	<i>La haine exacerbée</i>	147
12.	Se déconnecter du Web pour s'éloigner de la haine	155
13.	L'industrie des <i>commentateurs</i>	161
14.	La haine envers les politiciens et les institutions. .	169
	<i>Refuser de servir</i>	176
	<i>Le piège des réseaux sociaux</i>	183
15.	Éliminer la haine et le <i>trash</i> de l'espace public? . .	189
	Conclusion — Partir la maison propre	197
	<i>Pourquoi revenir?</i>	205
	Remerciements	211